

REVUE DES PUBLICATIONS ETRANGERES.

LA SOCIÉTÉ IMPÉRIALE ZOOLOGIQUE D'ACCLIMATATION. —
DISCOURS D'OUVERTURE.

Messieurs.

Le jour même où la Société d'acclimatation se réunissait pour la première fois, le 10 février 1854, elle se traçait un programme qui peut se résumer ainsi :

Dans l'ordre scientifique, créer entre l'histoire naturelle proprement dite et l'agriculture, une branche nouvelle d'étude, destinée à donner à l'une l'utilité qui lui a trop longtemps fait défaut, à l'autre une extension nouvelle, rendue nécessaire par l'accroissement continu de la population et des besoins ;

Dans l'ordre pratique, organiser, entre toutes les parties du globe, l'échange réciproquement avantageux de leurs productions utiles, dans les limites marquées par les différences des climats.

Voilà, Messieurs, la double série de progrès en vue desquels quelques Français osaient faire appel, il y a six ans, aux hommes éclairés de toutes les nations, et demander, comme ils le disaient, " le concours de tous " pour une œuvre entreprise " à l'avantage de tous. "

Pourquoi ne le dirions-nous pas ? Au premier instant, notre programme fut loin d'être accueilli par tous avec la même bienveillance. Au sein même de la Société, quelques-uns de nos confrères, moins confiants, sans être moins dévoués, s'effrayèrent de la hardiesse de votre premier Conseil. Et au dehors, sa témérité fut hautement condamnée. Il est partout des esprits légers, habitués à passer à la surface des questions et à dénigrer sans comprendre ; car l'un est bien plus facile que l'autre : il n'y faut qu'un peu d'esprit, et l'esprit n'est pas ce qui manque en France ; qui n'en a pas, ou ne croit en avoir ? Il est aussi des hommes routiniers qui, où ils n'ont pas fait, n'aiment pas que d'autres fassent, et appellent insensé tout ce qui est grand et impossible tout ce qui est nouveau, comme si, où est leur horizon, étaient aussi les bornes du monde ! Nous devons, Messieurs, rencontrer devant nous ces deux classes d'adversaires : nous avons droit à leur opposition : elle ne nous a pas manqué. Elles s'accordèrent pour déclarer que notre entreprise n'avait rien de sérieux ; efforts impuissants qui devaient s'amortir devant les premiers obstacles ; vaine utopie dont il ne resterait bientôt que ce qui reste, lorsque vient le jour, des songes de la nuit.

Qu'avons-nous répondu ? Rien, mais nous avons agi, et, comme le philosophe grec, essayé de prouver le mouvement en marchant. Nous avons été en avant, sans présomption, sans confiance aveugle, mais aussi sans impatience ; car nous savions qu'il faut du temps pour que la graine mûrisse et germe, du temps encore pour que l'arbuste devienne arbre, et pour que l'arbre porte ses fruits.

Heureusement, quant à nous, nous avons semé en terre fertile, et, comme le bon grain de l'Evangile, la semence a levé, et l'arbre a pris racine. Il nous est permis de le dire aujourd'hui : ce que nous avons fait, ce n'est pas une utopie, c'est une œuvre. Et si nous nous étions trompés, c'est en ajournant, dans nos prévisions, à des temps éloignés, des développements, des progrès, un succès que nous devions rencontrer dès les premières années. Grâce en soient rendues à ce rapide mouvement des esprits vers tous ce qui est grand, et surtout vers ce qui est utile, qui devient de plus en plus le caractère de l'époque où nous vivons : de cette époque dont une autre tendance est de toute faire vite, d'exécuter, d'atteindre le but en moins de temps qu'on n'eût mis autrefois à se préparer à l'action ; où quelques secondes suffisent à l'envoi d'un message ; quelques heures à un voyage ; quelques mois à l'achèvement d'une grande guerre, et quelques années à l'accomplissement des progrès les plus imprévus.